

MON TÉMOIGNAGE GRÂCE À LA MÉMOIRE René LÉTHENET



Je suis né à Lyon 5ème rue Saint-Pierre de Vaise, le 30 juillet 1925, dernier d'une famille de quatre enfants.

- 2 frères jumeaux nés en 1909
- 1 sœur née en 1920

J'ai vécu à Lyon jusqu'à l'âge de 10 ans, mon père très malade décida en 1935 de retourner dans son pays natal.

Mes parents, ma sœur et moi, sommes donc revenus en Bresse à Villemotier.

Scolarisé à l'école publique garçons du village, j'ai obtenu mon certificat d'études en juin 1937 à l'âge de 12 ans, premier du canton. Ce qui m'a valu l'octroi d'une bourse et me permit d'entrer à l'École primaire Supérieure de Carriat à Bourg-en-Bresse. En octobre 1937.

Je réussis le brevet et l'entrée à l'École normale en juin 1941 à l'âge de 16 ans.

Le lycée Lalande remplace l'École normale fermée par le gouvernement Pétain qui la donna responsable d'une idéologie de gauche.

Je rentre à l'internat du lycée Lalande en octobre 1941. Je rentre à Villemotier que tous les 15 jours, en arrivant le samedi soir et en repartant le dimanche.

Pendant les vacances, je m'embauche chez les paysans, ce qui me permet d'aider mes parents.

C'est la récolte du blé, du foin, fauchés à la main. Le travail avec la machine à battre qui nous faisait monter la paille sur une maille de 4 à 5 mètres. On ne voyait pas encore ce qui se passait. Les journaux étaient très rares, la T.S.F. aussi.

On voyait bien les gens de la ville qui venaient dans les fermes pour obtenir le beurre, les pommes de terre, la viande, à des prix souvent élevés !

On avait vu en 1940 pendant deux ou trois jours, des voitures, des chevaux, des vélos, des soldats, même des gens à pied, qui passaient sur la route nationale en descendant vers le sud, comme ils pouvaient. J'avais 14 ans.

Je regardais sans trop comprendre. Ce n'est qu'au lycée que je pouvais apprendre et comprendre les événements en écoutant mes collègues plus âgés que moi !

C'est le 20 mai 1943 que je suis entré dans la RÉSISTANCE FORCES UNIES DE LA JEUNESSE PATRIOTE, avec Jean MARINET.

En juin 1943, j'ai réussi le premier baccalauréat, je ne pouvais pas encore "combattre l'envahisseur".

C'est enfin après octobre 1943 que j'ai pu distribuer à la campagne les journaux que l'on me donnait.

Mais tout a été fini ! Mon frère Adrien qui était à Lyon a été arrêté et transporté à Buchenwald en 1943. Mon ami Paul MORIN a lui aussi été arrêté en France et déporté en juin 1944 en Allemagne.

Le 16 avril 1944, au matin, alors que j'étais à Coligny (Ain) avec ma bicyclette et des journaux à distribuer, un détachement de l'armée allemande a bouclé le village. Barrage à chaque route.

Impossible de sortir de Coligny.

Parce que je parlais l'allemand, j'évite plusieurs barrages, route de Villemotier, de Donsure, de Pirajoux. Chaque fois on m'ordonne de me rendre à droite de l'église de Coligny. Ce que je n'exécute pas.

Malheureusement la dernière tentative sera fatale, route de Saint-Amour.

Je suis arrêté et conduit par deux allemands place de l'église à Coligny.

J'avais toujours ma bicyclette et les journaux dans un panier à l'arrière. J'ai demandé au soldat qui était à côté de moi si je pouvais aller me soulager... "uriner". Celui-ci a bien voulu, mais m'a accompagné.

J'ai tout de même pu poser mon vélo contre le mur de l'église, face à la maison où habitait ma sœur.

Elle a pu le récupérer dès que nous avons été embarqués dans un car gardé par des allemands.

Direction Verjon où d'autres arrestations avaient eu lieu, embarquement de tous, direction Moulin des Ponts.

Ensuite nous sommes conduits à Clairvaux-les-Lacs (Jura) dans l'école jusqu'au 18 avril 1944, sans manger et sans dormir.

Tout le monde est déshabillé pour vérifier s'il n'est pas juif.

Nous sommes dirigés par cars jusqu'à la prison de Montluc à Lyon (Rhône) où pendant sept jours nous sommes interrogés sous la torture et constamment maltraités.

Après ce fut Compiègne, en train, menottés deux par deux, je suis couché dans le filet avec le bras pendant, tandis que mon compagnon d'infortune André ROLLET est assis en dessous de moi avec le bras en l'air. Nous sommes arrivés le 19 avril 1944 pour 12 jours.

Le 12 mai 1944, nous embarquons pour l'Allemagne, sans savoir ni quel sera, ni ce que sera notre point de chute. Après une fouille consciencieuse, notre colonne traverse la ville pour rejoindre la gare, et nous sommes invités brutalement à monter dans les wagons à bestiaux qui nous attendent.

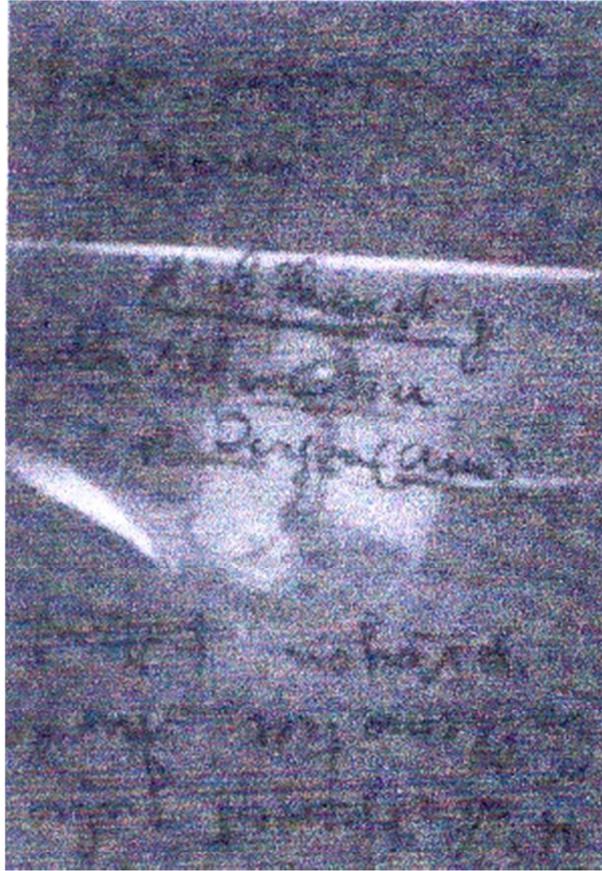


Nous avons reçu au départ du saucisson et du pain, mais aucune boisson.

Nous sommes 120 à 150, debout, pressés les uns contre les autres, dans le wagon dont même la lucarne est close avec des planches. Les seules arrivées d'air sont les interstices entre les planches des parois.

Le printemps, cette année-là, est magnifique et notre ami le soleil surchauffe notre prison.

Le train démarre. Je griffonne en toute hâte quelques lignes sur une carte pour donner des nouvelles à mes parents, que je glisse par une fente du wagon. J'ai de la chance : mon mot parviendra à mes parents.



M. Lachance g. Villeneuve
12.5-44. p. Verdon (H. u.)
Chers Parents,
J'aurais encore de vous faire passer
avec la lettre. Nous partons aujourd'hui de
Lompneque pour? Je vous remercie des
l'absence? Deux ans, mais ici 16 jours
à peu près, nous et tranquilles. Le
marché est toujours bon, car nous sommes
encore heureusement tous encore ensem-
-ble. Nous ne savons pas sur quel coup
pour quel emploi nous partons. Certains
parlent de la tige, d'autres de l'usine
peut-être rejoindre je pense. Peut
être rejoindre je la maison (plus
difficile?). Ne touchez pas à rien! Il
n'y a pas pour longtemps maintenant
garder le cochon pour nous, retour vers
l'ancien besoin de nous laisser. Occupez
vous de vos affaires et autres choses au
quotidien. C'est à vous, affectueux
pères et mères et toujours à Roger
René

Très vite la chaleur nous agresse, les vêtements tombent et nous nous retrouvons mi-nus ou nus. Nous commettons "l'erreur" de manger et le deuxième jour, sans aucun arrêt, la soif attaque. Les cerveaux lâchent ! Plus de hiérarchie ! Plus de respect ! Beaucoup boivent leur urine. Quelques uns

deviennent fous et il faut les "maîtriser". Déjà des morts !

Le voyage continue. Quelques camarades ont réussi à soustraire à la fouille des scies rudimentaires et essaient d'ouvrir une issue dans les parois pour tenter une évasion. Naturellement on entend les "pour" et les "contre".

Dans un autre wagon, le travail a été sans doute plus rapide. Brutalement le train s'arrête et nous entendons les cris des soldats qui nous convoient. Par un interstice je peux voir une prairie bordée d'un bois à quelques centaines de mètres. Quatre ou cinq fuyards dans la prairie ! Des coups de feu ! Tous tombent, les uns après les autres !

Contrôle des wagons. Coups de crosse dans les parois. C'est un nouveau départ, mais avec un soldat assis sur le toit de chaque wagon. Arrêt dans une gare. Les portes s'ouvrent pour un comptage. Les 120 sont poussés dans la moitié de la caisse un par un à coups de crosse. Deux jours sans boire. Les morts sont de plus en plus nombreux dans la prison roulante.

Je perds conscience.

Je ressuscite, des heures après, et on me racontera qu'il avait fallu entasser les cadavres pour laisser de la place aux vivants.

C'est alors que mes camarades s'étaient aperçus que mon cœur battait encore un peu et m'ont fait la respiration artificielle. Ensuite je suis resté debout la bouche contre une fente de la paroi. Mes lunettes sont brisées. Mort-vivant. Le 14 mai, après deux jours et demi de transport ininterrompu, c'est l'arrivée à BUCHENWALD.

Plusieurs heures encore sous le grand soleil ! Des hurlements ! Un train de bêtes hurlantes ! Les portes s'ouvrent enfin. Des baquets d'eau nous attendent et chacun se précipite. Il y a plus de soixante-neuf morts dans mon wagon, un mur de cadavres tout au long du train.

Et j'avais 18 ans.

Arrivés au camp de concentration de Buchenwald, nous sommes rasés, habillés en "bagnards". Et placés en quarantaine.

Le 6 juin 1944, je suis transféré au kommando d'Ellrich théâtre. Là, j'ai travaillé dans la ville.

Hurlements et coups faisaient partie du quotidien, les SS et les kapos s'en donnaient à cœur joie.

Le plus terrible, c'est qu'ils nous ravalent au rang de bêtes. Ils nous excitaient, entre nous, et ils riaient lorsqu'à bout de nerfs, si fatigués qu'on ne savait plus très bien ce qu'on disait ni ce qu'on faisait, des disputes et même des bagarres éclataient. Vous pensez : on avait un litre de soupe par jour, cette soupe n'était que de l'eau chaude, 300gr de pain, 20gr de margarine.

Nous avons faim, certains n'en pouvaient plus, vous comprenez quand on a eu faim comme nous on ne peut pas comprendre.

J'étais terrassier, on aménageait les voies d'entrée de l'usine. L'été ça allait encore. Mais l'hiver ! Le sol était gelé jusqu'à 80cm. Alors, on tapait avec une barre à mine. Tant qu'il faisait jour, on creusait des trous d'un mètre pour y poser des mines.

Nous devons construire une voie de chemin de fer de Guzenrode à la mer du Nord. Nous l'avons commencée en été jusqu'à l'hiver le plus froid. Travail épuisant sous les coups, la faim, le manque de sommeil, le froid.

Si on arrêtait une seconde, coup de matraque ou de crosse de fusil. Les SS tous des brutes. Et plus encore, les détenus de droit commun allemands, les "triangles verts" qui nous gardaient. Pour la moindre faute on était pendu par les bras et on nous donnait 20 à 25 coups de trique.

J'ai avec d'autres creusé une tranchée très profonde de 2 mètres, et au dessous j'ai creusé, la terre m'est tombée jusqu'au cou !! Il a fallu qu'on me dégage et on m'a transporté à ce qu'était l'hôpital. Chic ! Pendant 3 jours pas de travail.

Ils m'ont encore une fois de plus transféré au kommando de Guzenrode. Je suis resté du 7 juillet 1944 au 2 février 1945.

Beaucoup de travail chaque jour, levés à 4 h 30, l'appel commençait à 5 h. Il y en avait pour une bonne heure, au moins été comme hiver. Et quand il en manquait un, on ne s'en allait pas avant de l'avoir retrouvé, ça durait, des fois, jusqu'à 11 h. des camarades tombaient. des gifles les remettaient debout. Certains jours, on nous réveillait à 3 h. 30. On comprenait. Nous devions assister à tous les préparatifs de quelque pendaison.

Avant la fin du mois de février beaucoup de morts ! Beaucoup de malades dont moi atteint de dysenterie. Une vingtaine d'hommes très malades dont je fais partie sont enfermés ensemble pendant plusieurs jours.

Comme nous ne pouvions plus travailler, la nourriture n'existait presque plus.

Nous sommes transférés à Dora en camions, quelle horrible image, un camp pataugeant dans la boue jusqu'aux chevilles.

Nous sommes enfermés dans un block où nous restons jusqu'en avril 1945. Que servait d'infirmerie ? Plus exactement le "revier". Figurez-vous un taudis, des lits à plusieurs étages, des morts dessus,

dessous, partout. Des excréments aussi ! Un chacal ou une hyène se seraient sentis mal à l'aise. Nous étions nus, nos vêtements étaient utilisés pour vêtir ceux qui allaient travailler et nous restions deux par lit, pelotonnés sous une couverture crasseuse, "bien heureux" d'être au repos jusqu'au jour de la sortie.

Heureusement pour moi, l'avance des américains fut rapide et j'échappais à la mort. Nous ne savions pour ainsi dire rien de ce qui se passait.

Il y eut à Nordhausen, à sept kilomètres du camp, un terrible bombardement, nous voyons avec surprise, par notre petite lucarne, les SS détruire les témoignages de leur cruauté. Ils rassemblent tous les déportés pouvant encore marcher et partent vers le nord. Nous restons une quinzaine, les plus malades, sans pouvoir partir, ils nous avaient dit que nous serions tués par d'autres militaires qui venaient d'arriver.

Au petit matin ils n'étaient plus là. Nous étions vivants et libres !

Les alliés arrivaient, la guerre était sur nous !

Nous avons cherché une tenue de "bagnard" potable, celle que j'avais était toute trouée. Elle n'avait pas de fond et j'enfilais dedans ma capote, un court manteau qui tombait jusqu'aux genoux, pour essayer de le protéger du froid. Une ville à une petite distance était complètement détruite. Avec un ami de 40 ans, nous sommes allés à la ville pour chercher à manger.

Nous revenons à Dora, avec du pain, des fruits. Quelques jours après nous y retournons, nous n'avons pas peur. Je vois dans un pré un avion avec un homme assis à côté. Je m'approche de lui, c'est un pilote militaire anglais. Je parle un peu anglais, je comprends qu'il va à Paris et il veut bien nous y emmener. Quelle chance, quand on sait que les autres mettront plusieurs semaines à pouvoir rentrer.

En trois heures nous étions au Bourget. Nous pleurons ; trop émus, nous ne pouvons pas parler. Nous sommes en France, je répétais "nous sommes en France". Des fleurs, c'est drôle on ne savait plus ce que c'était. Tous voulaient nous emmener chez eux, j'étais toujours habillé avec ma tenue de bagnard. La Croix rouge nous a installés à l'hôtel et nous a nourris.

Nous avons enfin pu dormir, nous reposer...

Le lendemain le cousin de mon ami qui était à Paris nous conduit à la gare. Nous sommes partis en train, mon ami est descendu à Macon et moi à Lyon où j'avais mon frère Fernand.

J'avais mon nom et mon adresse inscrits sur un papier attaché à ma tenue, car depuis ma déportation j'étais sans lunettes et je ne voyais presque plus. Arrivé le soir à Lyon j'ai pu me faire conduire chez mon frère Fernand vers minuit. Je frappe, il m'ouvre, très surpris !

Je ne demande qu'à dormir. Le lendemain mon frère me conduit à l'hôpital. Je ne suis plus rien ! Je vais avoir 20 ans ! Je pèse 33 kilos ! Mon matricule était 51791 !

Mon frère Adrien déporté lui aussi à Buchenwald rentra plus d'un mois après moi, mais lui aussi était vivant. Quelle chance nous avions !

C'est le 26 avril 1945 qu'Yves Chevallon, militaire et ami de mon âge, est venu me chercher pour me ramener à Villemotier chez mes parents aux Rodets.

Là encore j'ai de la chance ! C'est la fin du cauchemar, la mort ne viendra pas maintenant!



La rentrée de la paix !

Je vais pouvoir retourner au lycée Lalande à Bourg-en-Bresse. Je peux passer le bac de philo en juin

46 et le réussis. Je rentre alors à l'École normale et réussis en décembre 46 le Certificat d'aptitude pédagogique.

Je vais être instituteur. La chance encore ! Merci ! La vie ne sera plus la même ! Heureusement ! C'est fini !

Mais nous n'avons pas le droit de passer ces faits sous silence. À la pensée de tous ceux qui ne sont pas revenus et à tous qui avons tant souffert !

René LÉTHENET... 80 ans... Toujours aux Rodets à Villemotier !!!